

jamais existé de mer libre là où il venait de passer une heure auparavant.

Ainsi, non-seulement le *Forward* ne pouvait gagner au nord, mais ne devait pas s'arrêter un instant, sous peine d'être pris, et il fuyait devant les glaces, comme un navire fuit devant l'orage.

Le vendredi 8 juin, il arriva près de la côte de Boothia, à l'entrée du détroit de James Ross, qu'il fallait éviter à tout prix, car il n'a d'issue qu'à l'ouest, et abottit directement aux terres d'Amérique.

Les observations faites à midi sur ce point donnèrent 70°51'17" pour la latitude, et 96°46'45" pour la longitude ; lorsque le docteur connut ces chiffres, il les rapporta à sa carte, et vit qu'il se trouvait enfin au pôle magnétique, à l'endroit même où James Ross, le neveu de sir John, vint déterminer cette curieuse situation.

La terre était basse près de la côte et se relevait d'une soixantaine de pieds seulement, en s'écartant de la mer de la distance d'un mille.

La chaudière du *Forward* ayant besoin d'être nettoyée, le capitaine fit ancrer son navire à un champ de glace, et permit au docteur d'aller à terre en compagnie du maître d'équipage. Pour lui, insensible à tout ce qui ne se rattachait pas à ses projets, il se renferma dans sa cabine, dévorant du regard la carte du pôle.

Le docteur et son compagnon parvinrent facilement à terre ; le premier portait un compas destiné à ses expériences ; il voulait contrôler les travaux de James Ross ; il découvrit aisément le monticule de pierres à chaux élevé par ce dernier, il y courut ; une ouverture permettait d'apercevoir à l'intérieur la caisse d'étain dans laquelle James Ross déposa le procès-verbal de sa découverte. Pas un être vivant ne paraissait avoir visité depuis trente ans cette côte désolée.

En cet endroit, une aiguille aimantée suspendue le plus délicatement possible, se plaçait aussitôt dans une position à peu près verticale sous l'influence magnétique ; le centre d'attraction se trouvait donc à une très-faible distance, sinon immédiatement au-dessous de l'aiguille.

Le docteur fit son expérience avec soin.

Mais si James Ross, à cause de l'imperfection de ses instruments, ne put trouver pour son aiguille verticale qu'une inclinaison de 89°59', c'est que le véritable point magnétique se trouvait réellement à une minute de cet endroit. Le Dr. Clawbonny fut plus heureux, et à quelque distance de là, il eut l'extrême satisfaction de voir son inclinaison de 90°.

« Voilà donc exactement le pôle magnétique du monde ! s'écria-t-il en frappant la terre du pied.

—C'est bien ici ? demanda maître Johnson.

—Ici même, mon ami.

—Alors, reprit le maître d'équipage, il faut abandonner toute supposition de montagne d'aimant ou de masse aimantée.

—Oui, mon brave Johnson, répondit le docteur en riant, ce sont les hypothèses de la crédulité ! Comme vous le voyez, il n'y a pas la moindre montagne capable d'attirer les vaisseaux, de leur arracher leur fer, ancre par ancre, clou par clou, et vos souliers eux-mêmes sont aussi libres qu'en tout autre point du globe.

—Alors comment expliquer... ?

—On ne l'explique pas, Johnson ; nous ne sommes pas encore assez savants pour cela.

Mais ce qui est certain, exact, mathématique, c'est que le pôle magnétique est ici même, à cette place !

—Ah ! monsieur Clawbonny, que le capitaine serait heureux de pouvoir en dire autant du pôle boréal !

—Il le dira, Johnson, il le dira.

—Dieu le veuille ! » répondit ce dernier.

Le docteur et son compagnon élevèrent un cairn sur l'endroit précis où l'expérience avait eu lieu, et le signal de revenir leur ayant été fait, ils retournèrent à bord à cinq heures du soir.

#### CHAPITRE XVII. — LA CATASTROPHE DE SIR JOHN FRANKLIN.

Le *Forward* parvint à couper directement le détroit de James Ross, mais ce ne fut pas sans peine ; il fallut employer la scie et les pétards ; l'équipage éprouva une fatigue extrême. La température était heureusement fort supportable, et supérieure de trente degrés à celle que trouva James Ross à pareille époque. Le thermomètre marquait trente-quatre degrés (+2° centigr.)

Le samedi, on doubla le cap Félix, à l'extrémité nord de la terre du roi Guillaume, l'une des îles moyennes de ces mers boréales.

L'équipage éprouvait alors une impression forte et douloureuse ; il jetait des regards curieux, mais tristes, sur cette île dont il longeait la côte.

En effet, il se trouvait en présence de cette terre du roi Guillaume, théâtre du plus terrible drame des temps modernes ! A quelques milles dans l'ouest s'étaient à jamais perdus l'*Erebus* et le *Terror*.

Les matelots du *Forward* connaissaient bien les tentatives faites pour retrouver l'amiral Franklin et le résultat obtenu, mais ils ignoraient les affligeants détails de cette catastrophe. Or, tandis que le docteur suivait sur sa carte la marche du navire, plusieurs d'entre eux, Bell, Bolton, Simpson, s'approchèrent de lui et se mêlèrent à sa conversation. Bientôt leurs camarades les suivirent, mais par une curiosité particulière ; pendant ce temps, le brick filait avec une vitesse extrême, et la côte, avec ses baies, ses caps, ses pointes, passaient devant le regard comme un panorama gigantesque. Hatteras arpentait la dunette d'un pas ra-

pide. Le docteur, établi sur le pont, se vit entouré de la plupart des hommes de l'équipage ; il comprit l'intérêt de cette situation, et la puissance d'un récit fait dans de pareilles circonstances ; il reprit donc en ces termes la conversation commencée avec Johnson :

« Vous savez, mes amis, quels furent les débuts de Franklin ; il fut mousse comme Cook et Nelson ; après avoir employé sa jeunesse à de grandes expéditions maritimes, il résolut, en 1845, de s'élever à la recherche du passage du nord-ouest ; il commandait l'*Erebus* et le *Terror*, deux navires éprouvés, qui venaient de faire, avec James Ross, en 1840, une campagne au pôle Antarctique. L'*Erebus*, monté par Franklin, portait soixante-dix hommes d'équipage, tant officiers que matelots, avec Fitz-James pour capitaine ; Gore, Le Vesconte, pour lieutenants ; Des Vœux, Sargent, Couch, pour maîtres d'équipage, et Stanley pour chirurgien. Le *Terror* comptait soixante-huit hommes, capitaine Crozier, lieutenants : Little, Hodgson et Irving ; maîtres d'équipage : Horesby et Thomas ; chirurgien : Peddie. Vous pouvez lire aux baies, aux caps, aux détroits, aux pointes, aux canaux, aux îles de ces parages, le nom de la plupart de ces infortunés, dont pas un n'a revu son pays ! En tout cent trente-huit hommes ! Nous savons que les dernières lettres de Franklin furent adressées de l'île Disko et datées du 12 juillet 1845. "J'espère, disait-il, appareiller cette nuit pour le détroit de Lancaster." Que s'est-il passé depuis son départ de la baie de Disko ? Les capitaines des baleinières le *Prince-de-Galles* et l'*Entreprise* aperçurent une dernière fois les deux navires dans la baie de Melville, et, depuis ce jour, on n'entendit plus parler d'eux. Cependant, nous pouvons suivre Franklin dans sa marche vers l'ouest ; il s'engage par les détroits de Lancaster et de Barrow et arrive à l'île Beechey, où il passe l'hiver de 1845 à 1846.

—Mais comment a-t-on connu ces détails ? demanda Bell le charpentier.

—Par trois tombes qu'en 1850 l'expédition Austin découvrit sur l'île. Dans ces tombes étaient inhumés trois des matelots de Franklin ; puis, ensuite, à l'aide du document trouvé par le lieutenant Hobson, du *Fox*, et qui porte la date du 25 avril 1848. Nous savons donc qu'après leur hivernage, l'*Erebus* et le *Terror* remontèrent le détroit de Wellington jusqu'au soixante-dix-septième parallèle ; mais au lieu de continuer leur route au nord, route qui n'était sans doute pas praticable, ils revinrent vers le sud...

—Et ce fut leur perte ! dit une voix grave. Le salut était au nord.

Chacun se retourna. Hatteras, accouru sur la balustrade de la dunette, venait de lancer à son équipage cette terrible observation.

« Sans doute, reprit le docteur, l'intention de Franklin était de rejoindre la côte américaine ; mais les tempêtes l'assaillirent sur cette route funeste, et, le 12 septembre 1846, les deux navires furent saisis par les glaces, à quelques milles d'ici, au nord-est du cap Félix ; ils furent entraînés encore jusqu'au nord-nord-ouest de la pointe Victory ; là même, fit le docteur en désignant un point de la mer. Or, ajouta-t-il, les navires ne furent abandonnés que le 22 avril 1848. Que s'est-il donc passé pendant ces dix-neuf mois ? Qu'ont-ils fait, ces malheureux ? Sans doute, ils ont exploré les terres environnantes, tenté tout pour leur salut, car l'amiral était un homme énergique ! et, s'il n'a pas réussi...

—C'est que ses équipages l'ont trahi peut-être, dit Hatteras d'une voix sourde.

Les matelots n'osèrent pas lever les yeux ; ces paroles pesaient sur eux.

« Bref, le fatal document nous l'apprend encore, sir John Franklin succomba à ses fatigues le 11 juin 1847. Honneur à sa mémoire ! » dit le docteur en se découvrant.

Ses auditeurs l'imitèrent en silence.

« Que devinrent ces malheureux privés de leur chef, pendant dix mois ? Ils restèrent à bord de leurs navires, et ne se décidèrent à les abandonner qu'en avril 1848 ; cent cinq hommes restaient encore sur cent trente-huit. Trente-trois étaient morts ! Alors les capitaines Crozier et Fitz-James élevèrent un cairn à la pointe Victory, et ils y déposèrent leur dernier document. Voyez, mes amis, nous passons devant cette pointe ! Vous pouvez encore apercevoir les restes de ce cairn, placé pour ainsi dire au point extrême que John Ross atteignit en 1831. Voici le cap Jane Franklin ! voici la pointe Franklin ! voici la pointe Le Vesconte ! voici la baie de l'*Erebus*, où l'on trouva la chaloupe faite avec les débris de l'un des navires, et posée sur un traîneau ! Là furent découverts des cuillers d'argent, des munitions en abondance, du chocolat, du thé, des livres de religion ! Car les cent cinq survivants, sous la conduite du capitaine Crozier, se mirent en route pour Great-Fish-River ! Jusqu'où ont-ils pu parvenir ? Ont-ils réussi à gagner la baie d'Hudson ? Quelques-uns survivent-ils ? Que sont-ils devenus depuis ce dernier départ ?

—Ce qu'ils sont devenus, je vais vous l'apprendre ! dit John Hatteras d'une voix forte. Oui, ils ont taché d'arriver à la baie d'Hudson, et se sont fractionnés en plusieurs troupes ! Oui, ils ont pris la route du sud ! Oui, en 1854, une lettre du Dr. Rae apprit qu'en 1850, les Esquimaux avaient rencontré sur cette terre du roi Guillaume un détachement de quarante hommes, chassant le veau marin, voyageant sur la glace, traînant un bateau, maigres, hâves, exténués de fatigues et de douleurs. Et plus tard, ils découvraient trente cadavres sur le continent, et cinq sur une île voisine, les uns à demi-enterrés, les autres abandonnés sans sépulture, ceux-ci sous

un bateau renversé, ceux-là sous les débris d'une tente, ici un officier, son télescope à l'épaule et son fusil chargé près de lui, plus loin des chaudières avec les restes d'un repas horrible ! A ces nouvelles, l'Amiral prit la compagnie de la Baie d'Hudson d'envoyer ses agents les plus habiles sur le théâtre de l'événement. Ils descendirent la rivière de Back jusqu'à son embouchure. Ils visitèrent les îles de Montréal, Macconochie, pointe Ogle. Mais rien ! Tous ces infortunés étaient morts de misère, morts de souffrance, morts de faim, en essayant de prolonger leur existence par les ressources épouvantables du cannibalisme ! Voilà ce qu'ils sont devenus le long de cette route du sud jonchée de leurs cadavres mutilés ! Eh bien ! voulez-vous encore marcher sur leurs traces ?

La voix vibrante, les gestes passionnés, la physiologie ardente d'Hatteras produisirent un effet indescriptible. L'équipage, surexcité par l'émotion en présence de ces terres funestes, s'écria tout d'une voix :

« Au nord ! au nord !

—Eh bien ! au nord ! le salut et la gloire sont là ! au nord ! le ciel se déclare pour nous ! le vent change ! la passe est libre ! pare à virer ! »

Les matelots se précipitèrent à leur poste de manœuvre ; les ice-streams se dégageaient peu à peu ; le *Forward* évolua et se dirigea en forçant de vapeur vers le canal de MacClintock.

Hatteras avait eu raison de compter sur une mer plus libre ; il suivait en la remontant la route présumée de Franklin ; il longeait la côte orientale de la terre du Prince-de-Galles, suffisamment déterminée alors, tandis que la rive opposée est encore inconnue. Evidemment, la débâcle des glaces vers le sud s'était faite par les pertuis de l'est, car ce détroit paraissait être entièrement dégagé ; aussi le *Forward* fut-il en mesure de regagner le temps perdu ; il força de vapeur, si bien que, le 14 juin, il dépassait la baie Osborne et les points extrêmes atteints dans les expéditions de 1851. Les glaces étaient encore nombreuses dans le détroit, mais la mer ne menaçait plus de manquer à la quille du *Forward*.

(A continuer.)

#### LES VÉTÉRANS DES GUERRES DE 1812 ET 1815.

— Nous extrayons du *Monde* de Paris, l'article suivant, signé P. De Cazes, laissant de côté la description de la bataille de Chateauguay empruntée à M. L. O. David, et qui a déjà paru dans nos colonnes.

« Dans une petite brochure officielle émanant du ministère de la milice, au Canada, nous avons constaté, entre autres choses, qu'en ce pays, la moyenne de la vie humaine est probablement plus élevée qu'en aucun autre pays au monde.

« Le document dont nous parlons est intitulé : *Etat indiquant les noms, âge et résidence des miliciens de 1812-1815.* »

« Comme son titre l'indique, ce volume contient un relevé de tous les miliciens canadiens vivants qui ont pris part aux guerres du commencement du siècle, entre l'Angleterre et les Etats-Unis.

« L'année dernière, un député, instruit de l'état précaire dans lequel se trouvaient plusieurs de ces vieux défenseurs du sol canadien, fit un appel au Parlement, qui vota une allocation de 50,000 piastres (250,000 francs environ), pour être distribuées à titre de gratification, et partagées entre tous ceux qui pourraient faire valoir leur droit à cette récompense un peu tard venue. On croyait cette somme suffisante pour rémunérer largement les bénéficiaires de cette offrande faite par le pays aux derniers représentants de ses anciennes gloires militaires. On ne supposait pas que sur les 28,980 volontaires canadiens seulement qui s'étaient portés alors à la défense de leurs frontières, il y en eût beaucoup qui eussent survécu aux soixante-deux années qui les séparaient de cette époque.

« Ce ne fut donc pas sans étonnement que l'on vit arriver au bureau de la milice, chargé de régler cette affaire, trois mille trente-deux réclamations toutes appuyées par des titres plus ou moins authentiques. Cependant, vérification faite des droits respectifs des réclamants, il fut établi que deux mille huit cent cinq d'entre eux seulement, pouvaient soutenir leurs prétentions par des pièces inattaquables.

« C'est-à-dire qu'un dixième environ des volontaires canadiens enrégimentés en 1812 et 1815, était encore vivant au commencement de l'année 1876. Sur ce nombre, on comptait sept cent cinquante et deux cent dix-sept nonagénaires.

« Pendant ces campagnes de 1812 et 1815, une bonne part des succès obtenus par les armes anglaises revint de droit aux volontaires canadiens, qui durent plusieurs fois à leur belle conduite sur le champ de bataille, d'être cités à l'ordre du jour de l'armée. Les annales militaires du temps relatent des faits d'armes remarquables et dignes des âges homériques, dont on donne tout le bénéfice à des compagnies de milice canadienne.

« Le colonel de Salaberry, commandant le bataillon des voltigeurs, dont la force et la bravoure sont devenues légendaires par tout le pays, est trop intimement lié à cette épopée, pour que nous résistions au désir de parler un peu de lui, quand nous nous occupons de ceux de ses vieux compagnons d'armes qui lui ont survécu.

« Le lieutenant-colonel de Salaberry descendait d'une noble famille basque. Son grand-père, Michel d'Arumbrery de Salaberry, était venu à la Nouvelle-France en l'année 1735, comme capitaine de frégate de la marine royale

française ; il s'y établit et se maria bientôt. Après avoir vaillamment combattu pour conserver le Canada à la France, le père de notre héros accepta le fait accompli lorsqu'eut lieu le traité de 1763, par lequel Louis XV céda toutes les colonies de l'Amérique du Nord à l'Angleterre. Il devint même, plus tard, un des intimes amis du duc de Kent, père de la reine Victoria, qui vint à Québec en 1791, à la tête de son régiment, et y passa quelque temps. Michel de Salaberry et trois de ses frères obtinrent, grâce à la haute protection du prince, des commissions dans l'armée anglaise. Trois ans plus tard, de ces quatre jeunes officiers pleins de santé et de force, il était le seul survivant ; deux moururent de la fièvre aux Indes, à quelques semaines d'intervalle, et le plus jeune fut tué, à l'âge de dix-neuf ans, pendant qu'il montait, à la tête de sa compagnie, à l'assaut de Badajoz.

« Taillé en Hercule, beau, brave, bon, mais irascible en diable, frappant fort et dru, le jeune officier était adoré de ses soldats, respecté de ses camarades et très-apprécié de ses chefs, dont l'un, le général baron de Rottenburgh, ne l'appelait, à cause de sa trop grande vivacité, que *M. le marquis de la poudre à canon.* »

« Après avoir rapidement conquis à la pointe de l'épée le grade de lieutenant-colonel, le dernier auquel put aspirer à cette époque, un officier catholique dans les rangs de l'armée anglaise, il préféra retourner chez lui plutôt que d'occuper toute sa vie, une position qui n'était pas en rapport avec ses brillantes aptitudes militaires. Il n'était marié que depuis quelques mois seulement quand éclata cette guerre de 1812, pendant laquelle il s'illustra tout en faisant rejaillir une partie de sa gloire sur ses compagnons d'armes et toute la nationalité Canadienne-française.

« Un combat que l'on peut classer parmi les plus audacieux faits d'armes dont l'histoire fasse mention, qui eut lieu dans les plaines de Chateauguay, le 26 octobre 1813, valut au vaillant colonel le surnom glorieux de *Héros de Chateauguay.* »

#### LES NUITS CHAUDES.—Description empruntée au *Sun* :

Dès le coucher du soleil, le petit square pavé qui se trouve devant Old Bowery, aux Cinq-Pointes, se remplit d'une multitude d'hommes, femmes et enfants, parlant dans une demi-douzaine de langues diverses et emplissant l'air d'une rumeur continue qui, entendue d'un block ou deux, semble très-étrange. Les enfants jouent autour de la fontaine, et les gens mûrs, assis sur le pavé ou appuyés aux clôtures, causent de cette terrible chaleur.

On dirait que tout le monde est dehors ; Baxter street ressemble à un grand bazar, où va, vient, cause, chante, erie et rit une multitude de personnes à demi-vêtues. Un *tourment* de Baxter street, par une chaude nuit d'été, est le purgatoire sur terre. La chambre, de 12 pieds carrés au plus, contient un poêle, les hardes suspendues contre le mur, une table, des plats, des ustensiles culinaires ; c'est la place où la famille entière vit, mange et dort. La famille qui a une petite chambre supplémentaire pour dormir s'estime très-heureuse, et dans les meilleurs tenements, un appartement de trois pièces passe pour une résidence princière...

Hier soir, avant 9 heures, des milliers de personnes de cet affreux quartier étaient déjà installées dans les rues pour y rester jusqu'au matin. Tout le long de Baxter street et des rues adjacentes, les trottoirs étaient bordés de couvertures et paillasses sur lesquelles dormaient des enfants à moitié nus, tellement pressés les uns contre les autres qu'il était presque impossible au passant de trouver un endroit où poser le pied. Beaucoup dormaient sur les portes des caves, ou même simplement sur les dalles du trottoir...

Un grand charriot découvert servait de perchoir à une douzaine de garçons turbulents qui chantaient, criaient et racontaient des histoires, roulant le plus souvent sur le vaillant *Custer*, qui, affirmait l'un des narrateurs, était un meilleur combattant indien que *Texas Jack*.

Une heure plus tard, il était curieux de voir les femmes et les jeunes filles, assises sur le rebord des trottoirs, faire leur toilette de nuit en enroulant leurs cheveux et en les enveloppant d'un châle. L'une après l'autre, elles s'étendaient à la belle étoile, près des enfants, et, sans se soucier des passants qui les froiaient presque du pied, elles se plongeaient dans un sommeil en apparence confortable. Graduellement, le bruit des rues s'éteignait. Un groupe de jeunes filles qui chantaient le *Star Spangled Banner* se sont endormies l'une après l'autre, et les conteurs d'histoires du charriot, s'allongèrent à leurs places respectives, sont partis pour le pays des rêves.

Ensuite les hommes ont ôté leurs bottes (*graciously* ?) et se les plaçant sous la tête pour oreillers, ils se sont couchés sur des planches ou sur la pierre du trottoir, quelques-uns s'étendant en travers des portes comme sentinelles.

« C'est ainsi qu'ils dorment toutes les nuits, à fait observer un policeman philosophe, et nous ne les dérangeons pas. Si nous les faisons rentrer, la chaleur les tuerait. »

On parlait d'un jeune homme adonné à la poésie, mais dont la spécialité était de puiser une grande partie de sa verve au fond de la dive bouteille.

—Il aime passionnément à faire des vers, dit quelqu'un.

—Il aime mieux les boire, reprit un autre.